La flaque

Condamnée à perpétuité à ramper sur les flancs des routes et des chemins, une pauvre et innocente flaque n'avait que le ciel et les étoiles à contempler. La surface de sa peau était fraîche et lisse. Sa vie, pendant longtemps fut calme et translucide, bercée par de doux rêves d'escapades volubiles vers des planètes inconnues. Elle n'avait jamais vu les reliefs de la terre ni le visage de ses habitants. Elle ne connut, pendant longtemps, que la révérence de la lune et l'étendue obscure de la nuit émaillée de fines particules de lumière.

Soudain, la sortant de l'aube de sa torpeur, une vive douleur la mordit au front. Un corbeau assoiffé s'était approché d'elle pour picorer quelques gouttes de son eau cristalline. Elle ne put chasser l'importun au bec affûté. Un reflet du soleil plongeant dans la mare avait trahi son intangible présence. Petit à petit, son opaque transparence finit par se confondre avec les teintes terreuses du sol. Plus personne ne la vit ! Nombreux furent ceux qui, le jour grandissant, marchèrent sur son ventre sans prendre le temps ni la peine de s'excuser ou de la contourner.

Impuissante, face à son nouveau malheur, elle attendait, pour se consoler, la visite délicate des coquines limaces et des escargots timorés qui, sans griffer ni plisser son fragile épiderme, lui chatouillaient silencieusement le dos, de part en part, les jours de pluie, à la tombée de la nuit. Elle riait, riait, oubliant instantanément les causes de ses tourments diurnes, libérant, dans un grand soupir de soulagement, quelques grappes agglutinées de fines bulles mutines.

Mais dès que le soleil pointait, redoutant la venue des passants égarés, à chaque coup de patte turbulente ou de savate pressée, elle endurait sans sourciller son long et interminable calvaire.

Face à l'insolence de chaque coup de semelle ou de talon trépidant, la flaque, qui n'avait rien demandé à personne, se troublait, tant la douleur était forte et profonde. Or, on ne l'entendit jamais se plaindre des involontaires blessures causées par ces trublions agités venant inlassablement perturber l'évanescence de ses rêves de constellations et de galaxies éloignées.

Perturbée par le surgissement inopiné d'intrus la piétinant, la chiffonnant, elle n'entendit plus la vaste symphonie céleste.

Chaque pied, chaque patte imprimait en elle le dépôt condensé de ses souffrances et de ses aventures. Chaque orteil, chaque coussinet lui contait, le temps d'un vif et fulgurant passage, ses voyages les plus lointains et ses plus intimes secrets.

Sempiternellement et sans rancune, à la vitesse de la lumière, la flaque, avec la douceur d'une caresse maternelle, effaçait les chagrins urbains des mocassins maltraités par l'usure du goudron, les futiles larmes brûlantes des longs talons aiguilles la perforant comme la lame affûtée d'une épée, les sanglots étouffés des vieux sabots las par tant de labours quotidiens.

L'étendue d'eau nettoyait généreusement sans compter les taches du cuir fripé des bottes soucieuses des fermiers, les salissures du tissu coloré des espadrilles des enfants, le fumier sur les sabots du cheval galopant, en salissant les profondeurs immaculées des drapés de sa robe liquide.

Une fois le calvaire enduré, sous le regard terrifié de la lune au mouvement impassible et le baiser complice des escargots, elle se reposait, méditant sur les traces aussi fugaces que loquaces des vagabonds qui l'avaient froissée, enfoncée, lacérée toute la journée.

Les larmes terreuses des sandalettes, les secrets boueux des chaussures lacées, avec patience et résignation finissaient par s'étaler, en fines strates successives, tout au fond de la flaque qui recouvrait, dans un silence réparateur et la nuit noire, la beauté virginale de sa quiétude originelle.

Elle oscillait, sans pouvoir lutter et opposer une quelconque résistance, de la plus grande béatitude à la plus profonde tristesse, du rire aux larmes, de l'espoir à la plus grande désespérance. Une peur viscérale la taraudait, guettant la moindre de ses émotions, même les meilleures. La terreur de se voir désagrèger en éclaboussures éparpillées, sous un coup fatal d'une patte involontairement assassine ou d'un pied joueur d'une enfant en belle et neuve robe blanche, l'envahissait.

Elle ne pouvait compter sur les contours fragiles de sa tranquillité. Même ses joies, ses rires les plus fous étaient voilés par le terreau d'une insondable inquiétude.

Un jour, une petite graine atterrit effrontément en son centre ténébreux. La tête dure et fière comme un roc, elle s'installa inébranlable au coeur de la glauque et versatile parure, comme un nombril volcanique, avec la volonté insolente de l'envahisseur bien décidé à s'incruster durablement dans son nouveau territoire.

La flaque ne broncha point et fit taire dans sa jupe, les plaintes, les histoires, les chagrins, les récits de voyage de tous les pieds, de toutes les chaussures qui l'avaient jusque-là traversée.

– Tu me donneras de ton eau tandis que moi, je te rapprocherai du soleil et de la lune. Dans chacune de mes feuilles tu entendras vibrer la musique des étoiles.

– Je ne veux pas de tes racines ni de ton feuillage comme camisole de mes rêves.

– Tu n'as pas le choix car sans moi tu t'évaporeras ou tu te noieras.

La flaque réfléchit un long moment puis accepta la proposition non négociable de la petite graine qui, déjà, plongeait dans l'étoffe aqueuse de la demoiselle, une fine radicelle.

Un saule pleureur poussa à cet endroit.

Quand on se repose sous la courbure de ses longues et élégantes branches, on peut entendre dans le bruissement ténu de ses fines feuilles, le sourire ému de la flaque qui, depuis ce jour, ne connaît plus l'angoisse ni la terreur d'avoir perdu à jamais la paisible révérence des étoiles et de la lune. Sereine, à qui veut bien l'entendre, elle murmure à l'oreille de ceux qui l'écoutent, la fraîche rosée de ses souvenirs confus.

Pour ne plus être happée dangereusement par les cantiques assourdissants de la fêlure de son être, répondant mécaniquement à la prière silencieuse du filet d'eau, elle plaçait quotidiennement son rosaire athée de pilules méridiennes, ces graines littérales et chimiques de l'âme, sous la pointe tendue de sa langue sèche, en grattant, dans le plus grand secret de son trouble, les hiéroglyphes verdâtres du dentifrice émergent de la flaque récalcitrante, au fond du lavabo.